

Enseigner la littérature à des clochards célestes

Cécile Dubé

Numéro 97, printemps 1995

L'errance en littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44322ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

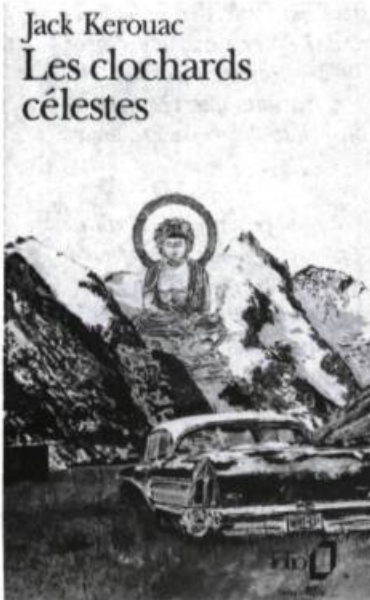
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dubé, C. (1995). Compte rendu de [Enseigner la littérature à des clochards célestes]. *Québec français*, (97), 87–89.

ENSEIGNER LA LITTÉRATURE À DES CLOCHARDS CÉLESTES



En marge est une suite d'interrogations sur un sujet passionnant, mais difficile, l'enseignement de la littérature au secondaire. Le sujet de cette chronique traitera de l'errance qui hante nos cours de français et qui se manifeste par les différences culturelles qui nous séparent de nos élèves aux origines et aux âges parfois loins des nôtres. Nous parlerons de la rencontre de mémoires différentes dont l'une, la nôtre, issue d'un temps presque linéaire, et l'autre, celle de nos élèves, issue d'un temps discontinu pour ne pas dire « zappé ». Puis nous soulignerons les différences d'origine et d'espace de gens sédentaires et habitués à des espaces stables et paisibles à ceux d'élèves plus nomades. Comment parler de littérature d'ici à des élèves lecteurs dont l'imaginaire est souvent confronté à des espaces aussi diversifiés culturellement que ceux du Cambodge, de la Bosnie, du Liban et d'Haïti ? On est parfois aussi éloignés d'une Amérique rêvée que des déserts de neige ou d'une galaxie interstellaire.

PAR CÉCILE DUBÉ

EN MARGE D'ESPACES À BALISER de l'errance d'habiter un pays sans frontières

Sans bourse délier, je quittai Los Angeles sur le coup de midi, caché dans un train de marchandises, par une belle journée de la fin septembre 1955.

Étendu sur une plate-forme roulante, mon sac sous la nuque, les genoux croisés haut, je me laissai absorber par la contemplation des nuages tandis que le convoi roulait vers le nord. L'omnibus qui m'emportait me permettrait d'arriver avant la nuit à Santa Barbara où je me proposais de dormir sur la plage. Le lendemain matin, un autre omnibus m'emmènerait jusqu'à San Luis Obispo, ou bien [...] à San Francisco à sept heures du soir. Quelque part du côté de Camarillo, où Charlie Parker était allé se reposer après être devenu dingue et où il avait retrouvé la raison, un vieux clochard rabouгри grimpa sur la plate-forme juste au moment où notre convoi se rangeait sur une voie de garage pour laisser passer un autre train.

Première page du roman *Les clochards célestes*, Jack Kerouac.

Comment les élèves de quatrième ou cinquième secondaire abordent-ils ce texte littéraire ? Une question à laquelle nous devons constamment nous confronter. Une question

dont la réponse se modifie au fil du temps ! 15 novembre 1994, je me souviens qu'après avoir longuement parlé de l'errance des personnages de Jack Kerouac, qu'après avoir proposé la lecture de ces deux romans : *Sur la route* et *Les clochards célestes*, quelques mains se levèrent. « Lis-nous les premières pages » J'ouvre l'un de ces romans et j'aperçois une date, novembre 1972. Plus de vingt-deux ans à proposer la lecture de ce roman à mes élèves. Je garde un silence momentané sur ces années d'enseignement et je commence la lecture. Toujours cette même passion de part et d'autre et toujours cette même fascination pour une écriture qui nous rejoint dans nos imaginaires à la fois si différents et si semblables. Et le lendemain, j'entends « Prête-moi ton livre, il n'y a plus d'exemplaires à la bibliothèque » Puis, quelques semaines plus tard, j'ai reçu ces commentaires de lecture rédigés sur le ton de la confiance. Je vous en livre un.

COMMENTAIRES DU ROMAN « Les clochards célestes »

« Il faut s'imaginer le monde comme le rendez-vous des errants qui s'avancent sac au dos, des clochards célestes [...]

bouclant leur sac et prenant la route, escaladant les montagnes pour prier, faisant rire les enfants, réjouissant les vieux [...] pratiquant la bonté, donnant l'image de la liberté par leurs actes imprévus, à tous les hommes et même à tous les êtres vivants. »

Ce message de paix, d'entraide, de divinité humaine est celui que nous transmet Kerouac dans son merveilleux roman *Les clochards célestes*, roman que j'ai dévoré avec toute la gourmandise d'un enfant qui revient d'une expédition au parc.

Ce roman est en soi une bible, la Bible de la vie. On y reprend les idées telles que « Aime ton prochain comme toi-même », mais on les approfondit pour qu'elles deviennent applicables. Les personnages de ce roman vivent en harmonie avec la nature. Ils habitent de petites bicoques où il n'y a ni téléviseur, ni four à micro-ondes, mais tout le confort nécessaire. S'étant débarrassés du superflu, de leur carapace de modernistes, les personnages de Kerouac entrent plus facilement en contact avec la vie pure, celle qui bat en chacun de nous et qui fait résonner la Terre en son centre. Ils font partie d'un tout où chaque être vivant est considéré comme une merveille, tant sur le plan physique (ils se promènent souvent nus) que psychologique. Je crois que si le chaînon du Tout venait à se rompre, les personnages de ce roman s'éparpilleraient et perdraient tout leur sens.

Ce livre est un chef-d'œuvre, un guide, une oasis de sérénité en ces jours troublés. Ce roman dénonce la société actuelle qui accorde plus d'importance à l'argent qu'aux êtres humains. En somme, un roman inoubliable que tous devraient lire, pour la qualité et la richesse de son texte, mais surtout pour les valeurs profondément humaines que ce roman véhicule.

Catherine Béland, quatrième secondaire
Programme d'éducation internationale
École secondaire de Rochebelle, Sainte-Foy.

EN MARGE D'UN PAYS À NOMMER de l'errance à partager des mémoires si différentes

Parlant de mon pays
Je vous entends parler
Et j'en ai dansé aux pieds
Et musique aux oreilles
Et du loin au plus loin
De ce neigeux désert
Où vous vous entêtiez
À jeter des villages
Je vous répéterai
Vos parlers et vos dires
Vos propos et parlures
Jusqu'à perdre mon nom
O voix tant écoutées
Pour qu'il ne reste plus
De moi-même qu'un peu
De votre écho sonore

Deuxième strophe de *Les gens de mon pays*, Gilles Vigneault.

Comment proposer une autre vision du monde ? Comment faire lire « mon pays ce n'est pas un pays c'est l'hiver » à des adolescents aux accents étrangers ? Il est difficile d'évoquer les images de l'hiver à des néo-Québécois car leurs images sont davantage traversées par la nostalgie des couleurs flamboyantes d'un soleil couchant dans la mer

chaude des Antilles. Il est aussi difficile de raconter l'hiver d'antan à des adolescents montréalais qui ne connaissent de l'hiver que ces trottoirs glacés et ces rues recouvertes de calcium. C'est tout un défi pour un enseignant de susciter l'admiration et l'enchantement pour la poésie de Vigneault tout comme pour l'univers romanesque de Louis Hémon.

J'ai récemment demandé à mes élèves ce que leur suggérait la lecture du roman *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon.

« *Ite missa est* »

La porte de l'église de Péribonka s'ouvrit et les hommes commencèrent à sortir.

Un instant plus tôt, elle avait paru désolée, cette église, juchée au bord du chemin sur la berge haute au-dessus de la rivière Péribonka, dont la nappe glacée et couverte de neige était toute pareille à une plaine. La neige gisait épaisse sur le chemin aussi, et sur les champs [...]. Toute cette blancheur froide, [...] tout parlait d'une vie dure dans un paysage austère. mais voici que les hommes et les jeunes gens franchirent la porte de l'église, s'assemblèrent en groupes sur le large perron, [...] l'entrecroisement constant des propos sérieux ou gais témoignèrent de suite que ces hommes appartenaient à une race pétrie d'invincible allégresse et que rien ne peut empêcher de rire.

[...]

Pendant ce temps les femmes avaient commencé à sortir de l'église à leur tour. Jeunes ou vieilles, jolies ou laides, elles étaient presque toutes bien vêtues en des pelisses de fourrure ou en des manteaux de drap épais [...]. Un étranger se fût étonné de les trouver presque élégantes au cœur de ce pays sauvage, si typiquement françaises parmi les grands bois désolés et la neige, et aussi bien mises à coup sûr, ces paysannes, que la plupart des jeunes bourgeoises des provinces de France.

Premières pages du roman *Maria Chapdelaine*, Louis Hémon.

Voici quelques commentaires de lecture de ce roman.

COMMENTAIRES DU ROMAN « Maria Chapdelaine »

L'un des critères qui me permet d'apprécier un roman est que je puisse m'identifier à l'un des personnages. Personnellement, je n'ai pas aimé *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon pour cette raison. Maria est trop docile, trop douce et trop parfaite. Elle ressemble aux personnages féminins des « soap » américains. [...] J'aurais aimé que les autres personnages soient plus humains et que l'auteur mette davantage l'accent sur leurs sentiments. J'imagine que cela va avec l'époque : les gens travaillaient tellement fort qu'ils n'avaient plus d'énergie pour s'attarder au côté sentimental des choses de la vie.

Je crois que ce roman ne s'adresse pas vraiment aux adolescents d'aujourd'hui. Nous vivons à un âge où la découverte du moi prend une extrême importance et, dans ce roman de Louis Hémon, les émotions des personnages sont pour la plupart réprimées. Toutefois, je pense que ce roman constitue un excellent documentaire des mœurs de l'époque et plaira à ceux qui s'y intéressent. Amateurs de sensations fortes, s'abstenir.

Catherine Béland, quatrième secondaire.

J'avais lu ce livre en troisième secondaire et je m'étais dit que ce n'était pas un bon roman ; il n'y avait pas d'action et il contenait trop d'événements malheureux. Je viens de relire ce roman et ma

Louis Hémon
Maria Chapdelaine



vision de lecteur s'est modifiée. Ayant plus de connaissances historiques, grâce à mon cours d'histoire du Canada et du Québec, j'ai mieux apprécié ce livre. Ce roman décrit très clairement la vie au Nord du Lac Saint-Jean, vers la fin du siècle dernier.

On peut vivre avec Maria et sa famille les duretés et la longévité de l'hiver (nous y sommes plus habitués déjà) ; on participe à l'été trop chaud qui abonde de moustiques. On vit l'isolement d'une famille seule dans une contrée sauvage qui commence à peine à être habitée. L'histoire d'amour de ce roman m'apparaît assez banale et je pense que l'auteur était davantage préoccupé par les rigueurs de l'hiver que par les problèmes amoureux de ses personnages. Il y a beaucoup de mortalités dans ce roman, je trouve que la mort de la mère Chapdelaine a un côté inattendu pour ne pas dire tragique. Malgré tout, j'ai apprécié ce livre car j'ai compris beaucoup de choses sur les mœurs d'autrefois et sur les difficiles débuts de la Colonisation du Lac Saint-Jean.

Serge-André Jones, quatrième secondaire

Ce roman m'a fait beaucoup réfléchir. J'ai de la difficulté à comprendre que tant de différences séparent le Québec de Maria Chapdelaine et celui d'aujourd'hui. L'aspect qui me questionne le plus c'est la religion. Il est difficile pour un Libanais comme moi de comprendre qu'au temps de Maria Chapdelaine, les Québécois aient été aussi religieux et si préoccupés de la religion catholique et que, maintenant, ils ne pratiquent plus. Certains Québécois ne vont à la messe qu'une fois l'an et parfois n'y vont plus alors qu'au temps de Maria, ils semblaient tellement religieux.

J'ai eu beaucoup de difficultés à comprendre pourquoi les familles portaient s'isoler à la campagne. Il m'est impossible de comprendre les migrations rurales de ce temps. Ce livre m'a appris beaucoup de choses sur la façon de vivre des Québécois de cette époque, mais je n'ai pas tellement aimé l'intrigue romanesque que j'ai trouvée trop lente.

Hicham Farah, quatrième secondaire

EN MARGE D'UNE ŒUVRE À S'APPROPRIER de l'errance à comprendre une histoire où l'HISTOIRE est ignorée

Comment nommer nos grands espaces nordiques et comment apprendre à reconnaître ceux qui ont fait le Québec sur un air rappelant « *Les gens de mon pays* » ? Que ce pays soit celui de nos ancêtres ou encore que ce même pays soit devenu une terre d'accueil, il faudrait proposer à nos élèves des modèles d'identité autres que celle du coureur de bois, de l'étranger, de l'immigrant, etc. Il faudrait leur apprendre autre chose que la clochardise de l'âme, c'est-à-dire qu'il faudrait ne pas avoir peur d'enseigner notre histoire et de la placer dans la grande HISTOIRE des peuples. Ainsi la littérature québécoise trouverait sa place dans la littérature universelle.

L'adolescent de l'an 2 000 tout comme celui des années 1970, peut s'émouvoir au contact d'une œuvre à la condition qu'on lui donne les outils nécessaires. Une œuvre littéraire doit être contextualisée sinon la lecture ne pourra se faire. Le roman ou le poème restera étranger à l'élève aussi longtemps que celui-ci n'arrivera pas à comprendre le langage intérieur du texte, à s'approprier ce langage et à le faire accéder à un espace intérieur qu'il habitait déjà, mais qu'il n'avait jamais eu l'occasion de visiter. Ce qui différencie un grand texte

d'un autre, c'est l'émotion que celui-ci suscite chez le lecteur, peu importe son temps de lecture.

Peut-être aussi que l'émotion d'une œuvre littéraire s'enseigne de la même manière que celle d'une œuvre musicale. Simplement la lire. Tout simplement l'entendre. Il peut s'avérer intéressant de proposer aux élèves des commentaires de texte leur permettant d'identifier les images qui les ont frappés. Tout simplement pour les entendre commenter comme certains l'ont fait pour *Ces enfants de ma vie* de Gabrielle Roy.

« *Ce qui en fait un livre merveilleux, c'est que le fabuleux se cache ; il ne saute pas aux yeux. Ce n'est qu'à la fin que l'on se rend compte que ce livre est fantastique et qu'il contient plein de sensibilité, de naïveté et de beauté. Je ne peux préférer une nouvelle plus qu'une autre parce que chacune d'elles comporte une parcelle de merveilles et le tout forme une fresque idéale.* » Sarah B. D.

Peut-être aussi que nous nous trompons dans nos choix d'œuvres à faire lire à la classe. Si nous demandions à nos adolescents leurs commentaires de lecture et si, à la manière de Rimbaud, « nous ne parlions pas, si nous ne pensions rien », il nous serait plus facile de les entendre décrire leur vision du monde.

Qu'ils soient Québécois de souche ou néo-Québécois, les élèves ont leur propre vision du Québec et de l'Amérique. Il serait intéressant de les entendre commenter leur vision du Québec en marge de leur vision de l'Amérique. La lecture du livre *Le figuier enchanté* de Marco Micone, demeure un ouvrage à proposer. Voici quelques extraits dans lesquels l'auteur raconte une page de son enfance : son départ de l'Italie et les premiers jours de son arrivée au Québec. « *Le figuier enchanté* traduit de l'intérieur la condition immigrée. » Tous, ne sommes-nous pas d'éternels immigrés d'une Amérique rêvée ?

New York. Je ne savais pas encore que le Québec existait. Ma destination était l'Amérique. Je n'avais pas entrepris ce long voyage pour échouer dans un endroit moins grand que mes rêves. Je voulais vivre à l'ombre des gratte-ciel. [...] Mon père ne pouvait pas être là. Dans sa dernière lettre à ma mère, il nous avait donné rendez-vous à Montréal qui devait être à quelques minutes de New York tout au plus. Je savais que je verrais l'Empire State Building de ma chambre. Ma chambre à moi.

[...] Soudain, me souvenant des gratte-ciel, je courus regarder par la fenêtre. Rien que des maisons aussi petites que celle où j'habitais ! C'était tout à fait normal, pensai-je, puisque le salon était du côté opposé à ma chambre [...] L'important c'était d'être tout près de New York : la plus grande ville de l'ouest, comme disait mon professeur.

[...] Derrière la fenêtre de la cuisine, à travers les arabesques givrées des carreaux, je me mis à compter les autos qui roulaient sur le boulevard Saint-Laurent. En dix minutes, il en était passé autant qu'en un mois au village. Cette extravagance typiquement américaine me suffisait en attendant que je revoie les gratte-ciel.

Extraits des pages 59-63 du récit « *BÉ-A-OU-COUP* », *Le figuier enchanté*, Boréal, 1992.

À propos, qui sont les véritables clochards célestes ? Les élèves ou leurs enseignants ?